



OBSERVATIONS
SUR
LE CHOLÉRA,

FAITES A VIENNE,

ET ADRESSÉES

A L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE TOULOUSE;

PAR M. DE MONTBEL,

ANCIEN MAIRE DE CETTE VILLE.

A TOULOUSE,

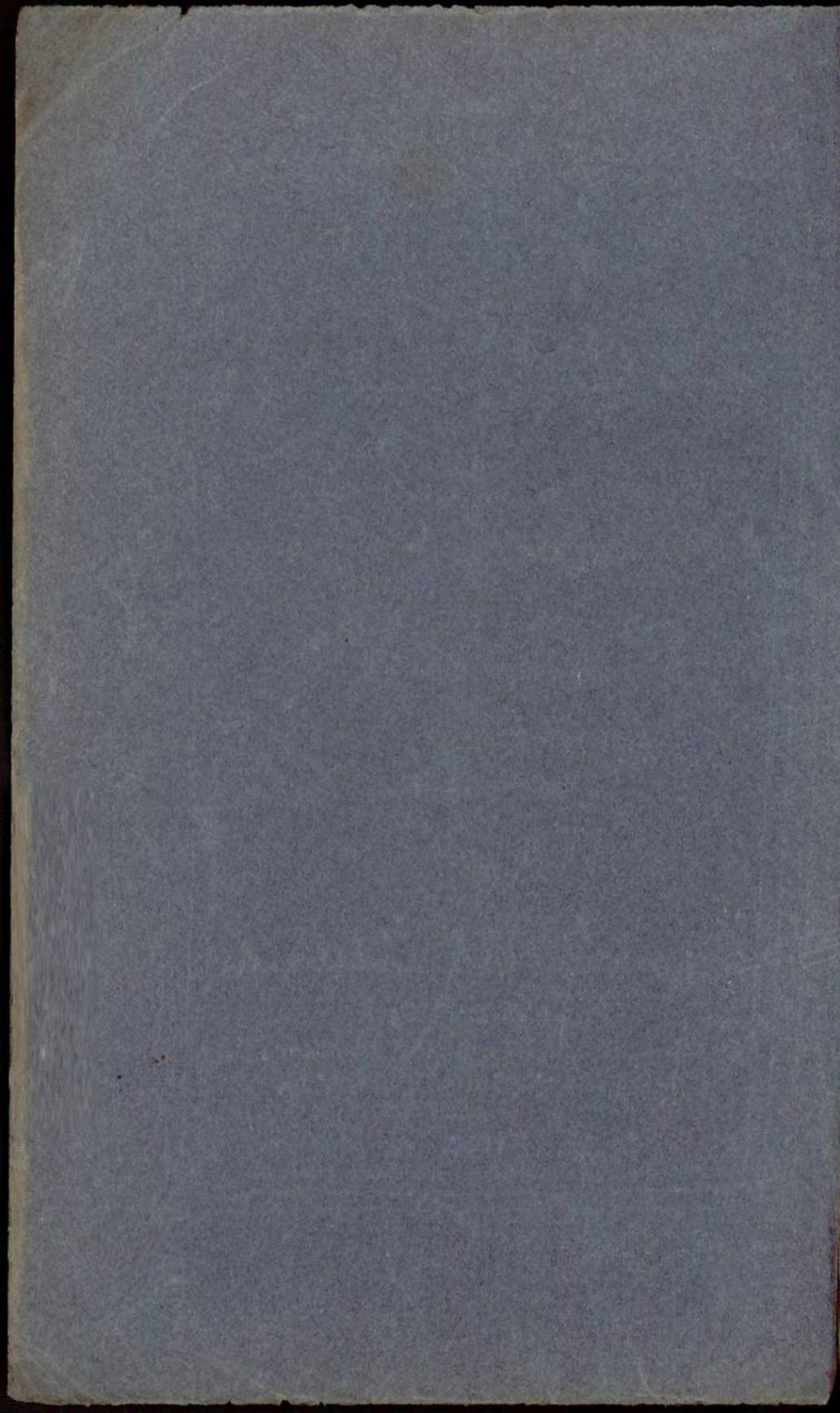
Chez JULIEN BONNEFOI, Libraire, rue des Arts, n.º 1 ;

ET A PARIS,

Chez G. A. DENTU, Libraire, rue d'Erfurth, n.º 1 bis,
et Palais-Royal, galerie d'Orléans, n.º 13.

—
1832.





Ouvrages sur le Choléra
parus à Toulouse —

I. Un mot sur le cholera - traitement
National de cette maladie, moyens
simples de s'en préserver.

par. M. G. de C.

[monsieur Gato de Cuendias]
(auteur Espagnol. Réfugié politique)

Toulouse - Martegoutte 1835. in-8° de 16 pp.

II. de Montbel. Observations sur le Cholera
faites à Vienne et adressées à l'Académie
des Sciences de Toulouse, par M. de Montbel
ancien Maire de cette Ville.

à Toulouse. chez Julien Bonnesoi Libraire
rue des Arts n° 1 et à Paris chez Dentu
rue d'Esperth, 1, Bls.

1839 - in-8. 46 pp (à la fin -
Imprimerie de J. Mey. Douladeure.)

III. Cholera Morbus &c - et Instruction
populaire sur les principaux moyens à
employer pour se garantir de cette maladie
et sur la conduite à tenir lorsqu'elle se
déclare. Toulouse 1831. in-8. 16 pp

1833 -issement de 1172 (Archives de
Toulouse - à l'occasion du choléra - M. B. B.
Lyon, Aug. 1832 - 7 avril, in 4^e 4 p.

1832 172. 25 avril 1832, in 4^e - 8 p.

Resp PFXIX 436

OBSERVATIONS

SUR

LE CHOLÉRA,

FAITES A VIENNE,

ET ADRESSÉES

A L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE TOULOUSE;

PAR M. DE MONTBEL,

ANCIEN MAIRE DE CETTE VILLE.



A TOULOUSE,

Chez JULIEN BONNEFOI, Libraire, rue des Arts, n.º 1;

ET A PARIS,

Chez G. A. DENTU, Libraire, rue d'Erfurth, n.º 1 bis,
et Palais-Royal, galerie d'Orléans, n.º 13.

—
1832.



OBSERVATIONS

BÉNÉDICTION DES MAISONS
CONTRE LE
Choléra - Morbus .



Lith. Cassan

Déposé.

Ô Marie qui pouvez par vos prières arrêter le fleau qui désole la France nous nous mettons sous votre sainte protection, regardez cette population entière qui vous implore et qui vous prie d'interceder Dieu près duquel vous reposez afin qu'il détourne de nous le fleau du Choléra. Voyez nos larmes, Oh notre S^{te} Mère, intercedez pour nous, nous vous en prions par les mérites de votre divin Fils.



AVERTISSEMENT.

M. DE MONTBEL expose les considérations qui l'ont porté à rédiger cet écrit de la manière suivante : « M. le docteur Guyon ,
» chirurgien major , envoyé en Pologne ,
» en Gallicie , en Moravie , et dernièrement
» à Vienne pour y étudier le choléra ,
» ayant entendu le récit des observations
» que j'avais recueillies à Vienne , ou que
» j'avais faites sur moi-même , relativement
» à la terrible maladie qui menace actuel-
» lement la France , m'a demandé de les
» consigner par écrit , et il m'a semblé y
» attacher quelque prix. J'ai alors songé à
» mes chers compatriotes , aux lumières de
» l'Académie dont j'ai l'honneur d'être

» membre, et qui serait peut-être dans le
» cas de tirer quelque'avantage de la com-
» munication de mes notes. Privé, par les
» circonstances, du bonheur de partager les
» périls qui menacent mes concitoyens,
» puissent les maux qui m'ont atteint loin
» d'eux ne pas leur être tout-à-fait inutiles!»

*Le produit de la vente de cet ouvrage est des-
tiné aux pauvres de Toulouse qui seraient atteints
du choléra.*

OBSERVATIONS

SUR

LE CHOLÉRA.

Dès le mois de juin 1831, les approches du choléra avaient répandu à Vienne une grande consternation. Les dispositions prises pour isoler Schoenbrunn, le Belvédère, et quelques autres établissemens, avaient produit sur la population une sensation pénible. L'effroi n'était pas calmé par des précautions qui tendaient cependant à arrêter le mal, ou du moins à en diminuer les ravages. Plusieurs maisons spacieuses étaient converties en hospices; des barrières devaient intercepter des communications dangereuses avec ces établissemens; des commissaires, des médecins étaient affectés à la surveillance des divers arrondissemens de la ville. Le Gouvernement faisait distribuer du linge, des meubles, fournir des logemens plus spacieux aux familles nécessiteuses, reblanchir à la chaux l'intérieur de leurs habitations; il organisait en même temps les moyens d'assister

les pauvres à domicile , de leur assurer une nourriture saine et suffisante. Chaque hospice était abondamment pourvu de lits , de couchés , de linges neufs , d'ustensiles parfaitement en état , de tous les moyens de donner promptement aux malades les secours qu'exigerait leur situation. J'ai moi-même visité ces établissemens , qu'on m'a montrés en détail , et j'ai été frappé de la prévoyance des administrateurs , de la sagesse de leurs dispositions. Des réglemens de police avaient été proclamés pour la visite des médecins , la constatation des maladies , le transport dans les hospices , et les inhumations.

Une grande agitation régnait dans les esprits. Le baron Stiff , premier médecin de l'Empereur , accusé d'avoir conseillé la suppression des cordons sanitaires de Hongrie , avait excité contre lui une irritation extrême. D'un autre côté , les craintes des fabricans , la diminution de la consommation de leurs produits , avaient suspendu le travail , tandis que la gêne des communications avait augmenté le prix des comestibles et des objets de première nécessité. Le peuple souffrait , il témoignait son mécontentement , et n'était pas même exempt des préventions funestes des populations hongroises. En Hongrie , le peuple avait regardé ce mal , qui , disait-on , épargnait les classes su-

périeures , comme un mensonge inventé dans un but atroce ; les remèdes et les préservatifs comme des poisons mortels dont on voulait se servir pour détruire la classe trop nombreuse des pauvres. Le renvoi des ouvriers étrangers, l'organisation de travaux publics , auxquels on employa les bras débiles comme les bras vigoureux , d'abondantes aumônes distribuées avec discernement , et sur-tout l'assurance que donna l'Empereur de ne jamais se séparer , dans le danger, des Viennois , qu'il appelait ses enfans ; toutes ces circonstances maintinrent l'ordre ; et le fléau n'étant pas arrivé aussi rapidement qu'on l'avait présumé , les craintes devinrent moins vives , les imaginations se calmèrent , et l'on était entièrement rassuré au moment même où le danger devenait réel.

Cependant, dès les premiers jours d'août , on signala des cas de choléra isolés , qui , assurait-on , ne montraient pas de circonstances contagieuses. Les médecins toutefois reconnaissaient les symptômes de la maladie asiatique ; mais la police évitait avec soin que ces observations divulguées allassent porter la terreur parmi les habitans. Cet état douteux , au moins pour le vulgaire , se prolongea jusqu'au 14 septembre , époque où le fléau éclata avec une grande activité dans le quartier que j'habite. Une pluie d'orage très-abondante , tombée le 13 , et qui

avait subitement refroidi l'atmosphère, paraît avoir déterminé cette subite explosion.

Naturellement sobre, ne buvant jamais ni vin ni liqueurs, ne me nourrissant que d'alimens très-simples et en petite quantité, je semblais plus à l'abri d'un mal dont je n'avais d'ailleurs aucune appréhension. J'avais dormi à mon ordinaire pendant la nuit du 13 au 14, et je m'étais réveillé bien portant. J'ignorais que le choléra avait éclaté, et qu'il avait déjà frappé un grand nombre de victimes : la maîtresse de l'appartement que j'occupe sur le Hohen-Markt avait été elle-même légèrement atteinte, sans soupçonner la nature de son mal ; l'une des femmes qui l'avait soignée, m'apporta, comme de coutume, mon déjeûné, consistant en une tasse de café avec un morceau de pain. A peine eus-je pris ce frugal repas, que je fus subitement atteint d'un dévoiement très-fort, qui m'étonna d'autant plus que je ne pouvais l'attribuer à la plus légère infraction à mon habitude d'extrême sobriété. Cette disposition s'aggrava peu à peu sans que j'éprouvasse aucune douleur ; tout à coup je fus saisi d'un froid mortel, une sensation indéfinissable sembla anéantir en moi les facultés vitales. Je me regardai dans un miroir : mon visage et mes yeux s'étaient contractés, étaient devenus jaunes ; mes joues s'étaient subitement

marbrées de vaisseaux rouges et bleus : j'étais déjà méconnaissable. La circulation était suspendue ; le cœur battait avec dureté , mais avec une extrême lenteur ; le nez , la bouche , l'haleine , étaient glacés : à ces symptômes , je compris que j'étais atteint du choléra. Isolé , n'ayant près de moi ni parens ni amis à qui je pusse indiquer mes dernières volontés , j'avais , en cas de mort , des devoirs que je ne pouvais pas négliger. La nécessité me faisait une loi de lutter contre mon mal jusqu'à ce que des dispositions indispensables fussent remplies. Après avoir pris de l'infusion de menthe , je m'enveloppai de mon manteau , et , malgré un froid glacial , malgré la prostration de mes forces , je parvins à mettre en ordre les papiers que je devais transmettre à ma famille ou à différentes personnes , et à détruire ceux que je ne voulais pas laisser après moi. Cette opération dura une heure ; cet effort moral sur mon physique abattu opéra , je crois , une réaction salutaire ; la fatigue détermina un commencement de transpiration. Dès que je fus dans mon lit , des vomissemens violens se déclarèrent ; dévoré d'une soif inextinguible , je buvais sans cesse de l'infusion chaude de mélisse , qui augmentait mes sueurs ; j'avalai aussi quelques fragmens de camphre. Je n'éprouvais pas de douleurs aiguës dans la région gastrique ; mais j'étais

tourmenté de nausées et de bourdonnemens continuels ; les urines étaient totalement supprimées, le pouls rare, mes jambes étaient crispées, et je sentais une crampe insupportable dans l'articulation de la cuisse à la hanche.

Instruites de ma situation, des personnes compatissantes m'envoyèrent le docteur Senck, médecin recommandable par ses talens et son humanité. Je le priai de me dire, avec une entière franchise, si j'étais en danger de mort prochaine ; lui seul dans mon isolement pouvant me rendre ce service, et n'ayant pas à craindre de me troubler, parce qu'alors la mort était pour moi sans aucune amertume. — Je ne puis vous dissimuler, me dit le docteur, que le choléra vient d'éclater avec une violence effrayante : cinq de mes malades ont expiré sous mes yeux, sans qu'aucun remède ait pu suspendre un instant les ravages du mal. Il m'est impossible de prévoir ce que peut devenir votre maladie ; quant au traitement, vous avez déjà fait tout ce que je vous aurais ordonné : la sueur est un signe favorable, et c'est sur-tout dans le calme de votre esprit que je trouve un symptôme rassurant. A l'usage des boissons chaudes, ajoutez des poudres de Dover (1), qui

(1) La poudre de Dover, dans les pharmacies de Vienne, est un mélange d'une partie d'ipécacuanha, d'une partie d'opium, et de huit parties de sucre en poudre.

renferment de l'ipécacuanha ; leur effet arrêtera votre dévoiement. Je reviendrai dans peu de temps , et je vous dirai avec franchise si votre état est devenu plus grave ou s'il s'est amélioré.

— Les poudres arrêterent en effet les évacuations et les nausées , la sueur augmenta , et à son retour , le médecin trouva un mieux , qui fut encore plus marqué le lendemain. Je continuai les mêmes remèdes. Après vingt-quatre heures , le cours des urines commença à se rétablir , les symptômes gastriques allèrent en s'affaiblissant. Je me levai pour écrire à ma famille , et la rassurer sur ma maladie en la lui annonçant moi-même.

Mais si l'attaque du choléra était finie , ses conséquences étaient bien loin de toucher à leur terme : mon visage était renversé , rétréci , méconnaissable ; mes yeux éteints , ainsi que ma voix , qui avait complètement changé de timbre ; une faiblesse extrême m'empêchait d'agir , de parler , d'écouter ; les alimens m'étaient désagréables ; ma langue et mon palais étaient jaunes , livides , et mes lèvres étaient noircies ; j'étais tourmenté d'une soif continuelle , et de continuels bourdonnemens dans la région gastrique. Mes nerfs sur-tout étaient dans un état d'excessive irritation : j'éprouvais des crispations dans tous les membres , des douleurs dans toutes les articulations ; la crampe , à l'articu-

lation du fémur dans la hanche , me rendait le lit insupportable , et ne se calmait que lorsque , par des mouvemens long-temps répétés , et par l'emploi des boissons chaudes , je parvenais à établir une transpiration abondante. Je sentais habituellement une saveur styptique , comme si j'avais eu un morceau de fer dans la bouche ; mes dents , dont je n'ai souffert à aucune autre époque , me semblaient tout ébranlées , et me faisaient éprouver de vives douleurs ; j'étais entièrement privé de sommeil. Le médecin , évitant tous les remèdes qui auraient pu provoquer un nouveau dévoiement , se contenta de me faire prendre des amers pour rétablir mon estomac , atteint après le choléra d'un dérangement bilieux ; il me donna aussi quelques anti-spasmodiques pour calmer l'irritation de mes nerfs.

Cet état pénible se prolongea pendant plusieurs semaines ; je dépérissais sensiblement. Peu à peu cependant les fonctions digestives se rétablirent , les douleurs disparurent , un exercice modéré me rendit quelques forces ; mais j'étais toujours dans une sorte d'oscillation nerveuse ; tantôt une extrême irritation crispait tous mes nerfs , tantôt j'étais dans un état d'atonie générale. La perturbation la plus sensible et la plus prolongée a été celle du sommeil. Pendant un mois environ , je n'ai pas dormi un seul instant ; les mois

suivans , mon sommeil , de minuit à trois heures , était troublé et souvent interrompu ; alors je m'éveillais dans une agitation qui ne se calmait plus. Cet état s'est prolongé jusqu'au solstice d'hiver ; alors seulement j'ai retrouvé le sommeil , les forces et la santé , quoique encore l'irritation de mes nerfs ne me permette aucune application soutenue.

Malades en même temps que moi , mais plus légèrement , deux autres personnes de ma connaissance ont éprouvé les mêmes symptômes : comme moi elles étaient régulièrement réveillées à trois heures du matin ; comme moi , elles ont été soulagées à l'époque du solstice.

Chez moi , les douleurs et les accidens gastriques ont été faibles ; les symptômes nerveux , au contraire , ont été violens. J'attribue cette différence à ma constitution et aux circonstances où je me trouvais. Je suis doué d'une bonne santé habituelle ; les seules incommodités que j'ai éprouvées , ont tenu à l'irritabilité de mes nerfs : cette disposition était alors aggravée sans doute par des souffrances morales , tandis que mes habitudes de sobriété étaient encore plus sévères dans ma solitude. Quant à l'origine du mal , je ne puis l'attribuer à aucune imprudence de ma part. J'avais bien dormi dans la nuit du 13 au 14 , je m'étais levé bien portant ; j'ai été subitement atteint d'un mal

qui avait tous les symptômes d'un empoisonnement, immédiatement après avoir pris une tasse de café que m'avait apportée la femme qui venait de soigner la maîtresse de l'appartement que j'occupe ; cette même femme a été bientôt atteinte elle-même plus grièvement , et elle a succombé. Ainsi, sur quatre personnes vivant dans un même appartement d'une manière paisible et réglée , trois ont été atteintes , une seule a été préservée , quoique toujours en contact avec les trois autres.

L'invasion du choléra à Vienne a eu des caractères remarquables. Franchissant les cordons sanitaires, et des espaces considérables qu'il a respectés , il s'est montré dans des cas isolés dès le commencement d'août. A la suite d'une pluie violente et d'un refroidissement subit de l'atmosphère , il a éclaté le 14 septembre dans l'enceinte de la ville , seulement dans quelques parties , dans quelques maisons du quartier le plus élevé, le plus aéré, et l'un des plus opulens. Les personnes attaquées étaient toutes dans l'aisance, et appartenaient pour la plupart aux classes supérieures. Le mal , dans les premiers momens , a frappé un grand nombre de victimes ; peu ont résisté à ses attaques ; tous les remèdes ont semblé d'abord inefficaces : graduellement les atteintes sont devenues moins nombreuses et moins graves. Ces

mêmes circonstances ont marqué l'invasion du fléau dans les faubourgs. Tandis que le choléra venait éclater dans l'enceinte de la ville, et dans un des quartiers les plus sains, il franchissait le faubourg de Léopoldstadt, situé dans une île du Danube, souvent submergé dans les inondations, sans cesse exposé aux brouillards, à tous les inconvéniens, à toute l'insalubrité de sa position dans le lit du fleuve. Le mal a régné dans des places et des rues spacieuses, dans de grandes et belles maisons, et il n'a pas exercé ses ravages dans des rues étroites, tortueuses, dans des habitations où sont entassés pêle-mêle des ouvriers et des familles pauvres plus exposées aux alternatives de l'intempérance et des privations de tout genre. Dans une maison voisine de celle que j'habite, quinze personnes ont été malades dans la nuit du 13 au 14 : cinq ont succombé. Trois personnes connues avaient passé ensemble la soirée du 13 en bonne santé, elles se quittèrent pour ne plus se revoir : toutes trois furent atteintes dans la nuit ; le lendemain elles n'existaient plus.

Des faits nombreux indiquent que ce mal agit par contagion, mais seulement sur des individus prédisposés (1). Si, en éclatant à Vienne,

(1) Le mot *contagion* est pris ici dans le sens que lui

cé fléau atteignit d'abord les classes supérieures, dans les quartiers les plus opulens, ceci pourrait s'expliquer par l'appréciation de quelques faits. La pluie qui tomba soudainement le 13, mouilla et refroidit les gens de la suite de plusieurs personnes considérables, qui allaient à Schoenbrun ou dans des habitations environnantes; entr'autres un chasseur du prince Odescalchi, les gens de la marquise Palavicini, et plusieurs dont actuellement j'ai oublié les noms. Le service de ces hommes, et plus tard peut-être aussi leur imprudence, leur firent négliger de prendre des précautions contre ce refroidissement. Le choléra les saisit, et se propagea rapidement dans les maisons et les quartiers qu'ils habitaient. Les individus des classes moins aisées, plus libres de se mettre à couvert pendant l'orage, avaient été moins exposés aux mêmes inconvéniens que ces domestiques, immobiles derrière une voiture, subissant, sans manteau, sans abri quelconque, une averse qui avait pénétré leurs vêtemens. Le mal en-

donnent nos nouveaux vocabulaires : *communication d'une maladie par le contact ou par les miasmes*. (Vocab. de Wailly, adopté par l'Université de France, 1830.) Ainsi le choléra serait contagieux, si des individus, atteints de cette maladie, ou les exhalaisons qui en émanent, étant transportés dans un lieu, y devenaient la cause de la même maladie pour ceux qui vivent dans cette localité.

suite a affecté une marche capricieuse en apparence, et déterminée par des lois tout-à-fait inconnues; mais partout indiquant une contagion dont les véhicules sont ignorés, et qui agit sur les individus prédisposés d'abord isolément, ensuite soudainement sur des masses avec la violence d'une explosion; enfin en diminuant graduellement l'intensité comme le nombre de ses attaques.

Outre les faits que j'ai indiqués, de malheureux événemens ont signalé la contagion dans les salles de clinique de l'hôpital militaire et d'un hôpital civil: l'introduction d'un malade cholérique a instantanément déterminé le choléra de presque tous les autres malades, qui étaient depuis plusieurs jours dans ces salles pour des cas chirurgicaux; les médecins et les personnes de service n'ont pas été épargnées. Beaucoup d'observations, faites par des hommes éclairés, tendent toutes au même but. En Hongrie, où le mal a fait tant de ravages, il a été presque partout le résultat des préventions aveugles de la populace, qui a porté la fureur jusqu'à déterrer les cadavres des cholériques, dans certaines localités, pour prouver qu'on ne croyait pas au choléra; dans d'autres, pour enfoncer superstitieusement un pieu dans la poitrine des morts, qu'on regardait, je ne sais pourquoi, comme des vampires, auteurs de la mortalité. Dans quelques

villes de Transylvanie , le peuple s'est emparé des cadavres que , par prudence , le Gouvernement voulait faire inhumer sans cérémonie ; ils ont été portés à l'église en triomphe , aux cris de *vivat cholera*. Ces actes ont toujours été suivis d'une horrible mortalité.

Le mal , à Vienne , a gardé moins long-temps que partout ailleurs son caractère de malignité rapide ; il y a eu moins de ces morts presque subites qu'on a signalées dans d'autres localités. Un des exemples les plus frappans de ces destructions soudaines a été malheureusement fourni par le Baron Eye , Vice-Président des finances , attaqué subitement au retour de ses travaux ; des crampes intérieures lui ont ôté la parole , et il a expiré sans qu'aucun secours ait pu soulager ses souffrances.

Quelques personnes ont cru que le mal avait eu plus d'action sur les individus des races Slaves : je connais plusieurs familles Polonaises à Vienne ; personne parmi elles n'a été malade pendant l'invasion. Je crois que c'est dans des circonstances de localité , de climats , dans le genre de vie et de nourriture , dans l'abus des boissons spiritueuses , peut-être dans les qualités des eaux , dans le défaut de prudence de certaines populations , qu'on peut trouver les raisons des ravages plus considérables que le fléau a exercés dans certains pays.

L'efficacité des remèdes a partout varié comme le caractère du mal ; et dans les mêmes lieux l'emploi des mêmes moyens sur des individus différens a produit également la guérison ou la mort. Je connais l'exemple positif d'une jeune fille de dix-huit ans , au dernier degré du choléra , guérie par l'emploi intérieur et extérieur de la glace. Je connais d'autres exemples non moins authentiques de malades que la glace a tués instantanément.

Beaucoup de personnes sont prévenues , à Vienne , en faveur du système homéopathique de Hahneman : on cite plusieurs guérisons opérées au moyen de cette méthode , notamment par le docteur Veyth , tandis que ses adversaires en racontent de funestes résultats ; c'est une question traitée de part et d'autre avec passion. Quoi qu'il en soit , j'ai vu M. Queen , docteur anglais , homme d'esprit , s'exprimant en français avec une facilité remarquable ; il revenait de Tisnowitz , où il s'était rendu dans le moment de l'invasion , pour étudier la maladie dans sa première intensité , dans ses divers périodes. Son arrivée avait relevé le courage des habitans ; on l'avait célébrée en lui donnant un dîné chez le Baron Scheele , qui y avait réuni plusieurs personnes. Pendant le repas , il sentit tout à coup un saisissement singulier , et tomba comme frappé de la foudre. L'effroi dispersa

tous les convives ; on le porta sans connaissance dans la chambre qu'on lui avait préparée. Quand il eut repris ses sens , il éprouva de violentes douleurs de crampe dans les hanches ; il était déjà froid et bleu. Il se fit apporter la boîte qui contenait les remèdes qu'il avait destinés à ses malades ; il avala six gouttes d'esprit de camphre ; il ne put garder cette première dose , mais une seconde le soulagea. Le lendemain , le désir de soulager les malades lui donna la force d'abandonner son lit. Il a employé dans ses traitemens , pour le premier degré , le camphre ; pour le second , le *veratrum nigrum* ; pour le troisième , les poudres de cuivre. Ces remèdes , prescrits par l'homéopathie , lui ont parfaitement réussi : sur trente-sept malades soumis à ses soins , trente-quatre ont été guéris.

Le choléra n'a pas eu partout les mêmes symptômes. En Transilvanie , dans certaines localités , il se manifestait par des sueurs coliqueses , sans aucune évacuation ; alors il était mortel. Un fait remarquable m'a été rapporté par l'ambassadeur d'une grande puissance : il fut attaqué violemment du choléra à la fin de novembre , par suite d'un refroidissement ; pendant vingt-quatre heures , il fut dans un grand danger. Le docteur Malfatti , qui le soignait , ordonna des frictions sur le ventre ; la sensibilité étant détruite , le malade ne s'aper-

cut pas même du secours qu'on lui administrait. Le lendemain, l'attaque étant passée, à la même heure où les frictions avaient eu lieu, le malade éprouva les mêmes sensations que si on l'eût alors frictionné comme la veille.

On a recherché si les phénomènes atmosphériques offraient quelques circonstances particulières à l'époque de l'invasion; plusieurs personnes recommandables par leurs hautes lumières se sont occupées de cette question. Le savant professeur de physique Baumgarten a fait tous les jours régulièrement des observations sur l'équilibre électrique, et sur la constitution de l'air atmosphérique. Il m'a dit que les phénomènes électriques s'étaient offerts avec leurs oscillations et leurs circonstances habituelles: quant à la décomposition de l'air atmosphérique, elle lui avait donné, par des procédés uniformes, une variation en moins de trois dixièmes de partie dans la proportion d'oxygène, pendant l'époque où le choléra exerçait ses ravages: et, depuis dix jours qu'il les avait cessés lorsque j'eus l'honneur de le voir, l'expérience donnait des quantités constantes; toutefois la quantité d'oxygène de l'air atmosphérique ne pouvait être appréciée que par des opérations fort délicates. Le savant professeur se contentait d'indiquer le résultat de ses travaux sans en rien conclure. Tout le monde, pendant l'été de

1831, avait été frappé des phénomènes qu'a souvent présentés l'atmosphère. En descendant dans un horizon pur en apparence, le soleil a plusieurs fois paru dépouillé de ses rayons ; très-long-temps après le coucher de cet astre, le ciel était d'un rouge ardent à une grande hauteur. Souvent, jusque vers dix heures du soir, nous avons vu se prolonger la lumière zodiacale ; mais ces phénomènes n'étaient pas particuliers aux lieux envahis par le choléra, puisqu'on les a observés dans le midi de la France. Plusieurs personnes ont parlé de la disparition des oiseaux à Vienne, aux premiers jours de l'invasion : ce fait me paraît douteux.

Parmi les maladies qui ont affligé l'humanité par des invasions subites, le choléra est celle qui a étendu ses ravages avec le plus de constance et sur la plus vaste surface. Toutefois, dans un lieu déterminé, il en est peu qui n'aient fait un plus grand nombre de victimes. A Vienne, sur une population de plus de trois cent mille âmes, il a péri, dans six mois, environ deux mille personnes. Si l'on calcule que ce mal a attaqué beaucoup d'individus d'une santé débile et chancelante ; que, pendant l'invasion, presque toutes les maladies graves ont pris le caractère de choléra ; que par suite plusieurs décès constatés dans les états auraient eu lieu indépendamment de l'existence du fléau, on ne

s'étonnera pas de l'assertion de quelques médecins, qui croient que, dans un temps donné, la mortalité moyenne ne sera pas sensiblement dépassée par suite de ce fléau. D'après les indications qui m'ont été fournies par des personnes instruites, sur les trois cent mille habitans de Vienne, on compte annuellement de onze à douze mille décès : dans l'année 1831, il y en a eu environ quinze cents de plus ; mais on croyait que cette différence s'effacerait dans l'ensemble de deux à trois années. En Hongrie, il a péri 250,000 habitans, d'après les relevés qu'on croit cependant au-dessous de la vérité ; mais sur une population aussi considérable, la mortalité ne se serait pas élevée à plus d'un sur quarante ; et ici il ne faut pas oublier que des préventions inconcevables ont poussé les Hongrois à tous les excès d'imprudence et de fureur qui rendaient vaines les mesures de l'administration ; que d'ailleurs l'existence de nombreux marais, et le peu de courant de plusieurs rivières occasionnent, dans ce pays, des fièvres et différentes maladies qui règnent épidémiquement, et faisaient de grands ravages à l'époque où se manifesta le choléra.

Un trait remarquable à Vienne, c'est le changement subit qui s'est opéré dans la disposition des esprits. Une terreur inconcevable avait précédé l'invasion ; alors on sollicitait du Gouver-

nement les mesures les plus sévères , et l'on s'indignait contre ceux qui , niant la contagion , réclamaient contre la gêne et les inconvéniens des quarantaines : plus tard , les esprits s'étaient calmés ; au moment de l'explosion , la consternation fut à son comble : mais les sentimens d'affection mutuelle , le dévouement des habitans les uns pour les autres , l'emportèrent sur toute autre considération. Ceux mêmes qui naguère avaient le plus redouté la contagion , donnèrent tous leurs soins aux malades , sans autre préoccupation que de soulager leurs souffrances : nul ne fut abandonné de ses amis , de ses parens , de ses domestiques , de ses maîtres ; nul qui n'ait trouvé des secours dans ses souffrances , ou des consolations dans ses derniers *momens*. Loin de ses parens et de ses amis , l'étranger recevait de la compassion de ses hôtes , de ses voisins , les soins les plus empressés , les plus constans , les plus affectueux. J'étais de ce nombre.... je me le rappelle avec une profonde reconnaissance !... L'Empereur donnait l'exemple à tous : toujours accessible , il se mêlait à la population ; il se rendait aux ateliers publics , et visitait les hôpitaux , consolait les malades , encourageait ceux qui leur donnaient des secours ; il en était récompensé par les bénédictions d'un peuple reconnaissant. Peu de jours après le 14 septembre , tout s'était rassuré ; la

population avait repris son calme et ses habitudes ; on ne s'apercevait de l'existence du fléau que par la rencontre des fatales civières et d'un grand nombre de personnes en vêtements de deuil.

On m'a demandé mon opinion sur les mesures préservatrices à prendre pour la France. Je crois à l'existence de la contagion ; mais jusqu'à présent on ignore comment elle agit, quels sont les corps qui lui servent de conducteur, quels moyens on peut prendre pour détruire des miasmes dont le siège et la nature sont également inconnus. Les précautions qu'on a prises ont été partout insuffisantes ; elles devaient être incomplètes, puisqu'elles étaient dirigées contre des circonstances jusqu'à présent inappréciables. Toutefois, moralement, elles sont nécessaires, parce que les peuples qui redoutent un fléau, ont besoin d'être rassurés par la pensée que l'administration ne néglige aucun des moyens indiqués par la prudence la plus minutieuse. Ces moyens, autant que possible, doivent être calculés de manière à ne pas interrompre les communications du commerce, parce qu'alors on créerait un désordre plus à craindre que le mal qu'on veut éviter. Des cordons et des lazarets doivent être établis ; les quarantaines doivent être de courte durée, puisque d'ailleurs on ignore le terme où finit le danger. Ces moyens

que, dans tous les cas, la cupidité des contrebandiers rendrait inutiles, le sont probablement aussi par notre ignorance sur la nature des précautions à prendre ; mais, dans le doute, l'administration ne peut s'abstenir de précautions même inutiles, quand il s'agit des peuples menacés par un fléau destructeur. Les moyens physiquement utiles sont l'indication du régime préventif, des soins à donner aux malades dès la première indisposition, et par là d'en prévenir souvent la gravité : ce sont l'organisation de secours aux classes malheureuses, les distributions de vêtemens chauds, d'une nourriture saine, d'un travail qui éloigne du désespoir et des idées de désordre. En Moravie, on a eu l'heureuse idée de déposer chez le magistrat de chaque localité l'instruction pour le traitement, et d'y tenir prêts et chauds les remèdes à administrer aux malades ; de telle sorte qu'il n'y a jamais eu d'intervalle entre la maladie et les secours. De semblables moyens pourraient être mis à la disposition des Maires et des Curés : ils produiraient l'heureux effet de prévenir le mal, de rassurer les imaginations, et, en cas de malheur, d'y porter de prompts remèdes.

Pour donner une idée de la manière dont les soins ont été administrés dans les hôpitaux de Vienne, je crois devoir rapporter ici le passage suivant d'une lettre écrite le 5 octobre, par

un des commissaires de l'administration dans un de ces établissemens. « La cloche de la » grande porte annonce l'arrivée du cholérique » porté dans une civière fermée : cette annonce » précède d'environ cinq minutes l'entrée du » malade dans la salle. Il trouve déjà un lit » chauffé : deux médecins, les chirurgiens, » les gardes l'attendent ; les infusions sont prêtes, » ainsi que des bouteilles remplies d'eau chaude. » Pendant que le médecin l'examine et lui tâte » le pouls, quatre gardes s'emparent de ses » membres roides et bleuâtres, les brossent » avec du camphre, les frottent avec de la fla- » nelle chaude, et excitent une transpiration » qui le plus souvent ne tarde pas à se mani- » fester. Pendant ce temps, le chirurgien a » préparé et appliqué les vésicatoires, les sina- » pismes nécessaires pour diminuer l'oppression » de la poitrine, qui ordinairement prive les » malades de la parole, ou affaiblit singulière- » ment la voix ; les remèdes sont préparés à » l'instant, et dans moins d'un quart-d'heure » on a fait ce qui dans la plupart des ménages » exigerait des heures entières. Si la mortalité » est grande dans les hospices, c'est parmi les » malades qu'on y a portés trop tard, quelques- » uns après le troisième jour, tant on a peine » à vaincre l'aversion du peuple pour les hôpi- » taux. » Je crois devoir ajouter aux indications

déjà données, que cette maladie a attaqué indifféremment tous les sexes et tous les âges : qu'à Vienne, elle a atteint très-peu de médecins par suite des soins qu'ils ont prodigués aux malades, avec un dévouement d'autant plus courageux que le premier jour quatre avaient succombé, mais avant d'avoir été appelés auprès des cholériques, et par suite de leur prédisposition. Il est mort très-peu de garde-malades et de gens préposés aux inhumations. On n'avait connaissance d'aucun décès parmi les cochers de fiacre, classe très-nombreuse, restant sur les places jusqu'après minuit, vivant d'alimens peu sains, et consommant habituellement beaucoup de boissons spiritueuses. On avait craint que le retour de la saison humide ne ramenât le fléau, ou plutôt ne lui rendît sa première violence; heureusement cette prévision ne s'est pas trouvée exacte, le mal a toujours été en décroissant : les intempérances du carnaval et le refroidissement au sortir des salles de danse ont été funestes à quelques individus.

En résumé, cette maladie, dont la marche irrésistible effraie l'imagination, a fait à Vienne infiniment moins de victimes que toutes les épidémies ou contagions qui l'ont précédée. Dans six mois, sur 300,000 habitans, il y a eu 4131 malades et 1976 morts : qu'est ce nombre, comparé aux ravages de la peste noire, de la peste

du 15.^e siècle qui moissonna à Vienne 112,000 personnes ; de la suette du 15.^e siècle qui, au dire de Willis, sur 100 malades en tuait 99 ? De nos jours, la fièvre jaune, dans tous les lieux où elle s'est montrée, a été bien plus meurtrière. Les proportions des malades et des morts ont partout varié : ainsi, à Berlin, sur 175,000 habitans, il y a eu 2300 malades et 1400 morts ; à Lemberg, sur 60,000 habitans, 5000 malades et 2500 morts ; à Prague, depuis le 28 novembre, sur 90,000 habitans, 3386 malades et 1392 morts. La maladie continue dans cette dernière ville, ainsi que dans la Bohême, avec des caractères très-graves. Je crois utile de citer ici le passage suivant d'une lettre d'un savant médecin qui est allé porter généreusement ses secours aux habitans de Prague.

« Le district qu'on a confié à ma surveillance
 » (l'Ober-Neustad et le Podskahl) est devenu ,
 » sans comparaison, le plus infecté. La petitesse
 » des habitations, l'entassement des personnes,
 » leur pauvreté, leur insouciance, leur ivro-
 » gnerie, jointes à l'aversion la plus mal fondée
 » des hôpitaux, tout cela forme un genre de
 » pratique aussi nouveau pour moi que la mala-
 » die elle-même ; mais si cette pratique est
 » pénible, dégoûtante, et non sans danger,
 » elle offre un grand intérêt d'étude : le diag-
 » nostic de la maladie est infaillible, son pro-

» nostic assez sûr , le traitement encore incer-
» tain , vu qu'on obtient un bon résultat par
» divers moyens dans les cas sauvables , et que
» tout échoue dans les cas extrêmes , où le
» pouls disparaît , le cœur cesse de battre , le
» corps se refroidit , les yeux se cernent en
» bleu , etc. C'est souvent même en débutant ,
» et sans avant-coureurs , qu'un individu se
» trouve dans cet état désespéré. Quant à la
» vraie nature du mal , je vois , parmi les méde-
» cins les plus éclairés et les plus employés , des
» opinions si différentes et si vacillantes , l'ou-
» verture des cadavres explique si imparfaite-
» ment les phénomènes de la maladie , que je
» crois impossible d'assigner au choléra sa juste
» place dans les cadres des classifications reçues ,
» et qu'il me paraît plus raisonnable de le con-
» sidérer comme un genre absolument diffé-
» rent. Il était sage de prendre pour base de
» nos mesures sanitaires le principe de la non-
» contagion , puisque l'expérience nous a mon-
» tré l'inutilité et les graves inconvéniens du
» système opposé , et que nous voyons si peu
» de médecins et de garde-malades atteints de
» ce fléau. Mais le principe de la non-contagion
» ne doit pas être pris avec trop de rigueur , car
» il est des circonstances d'entassement , de mal-
» propreté , etc. , où la contagion se manifeste.
» Dans mon district , le mal s'est niché dans

» plusieurs maisons , où j'ai vu souvent , mari ,
» femme , un ou deux enfans dans le même
» lit , et un seul être malade. D'un autre côté ,
» depuis quelques jours , le choléra a éclaté avec
» fureur dans la maison de correction (*provin-*
» *zial straffhaus*), bâtiment superbe , bien aéré ,
» parfaitement situé , et habité par neuf cents
» coquins infiniment mieux logés , nourris et
» vêtus que tous les vrais pauvres de Prague et
» du monde entier. Voilà donc des gens qui , à
» la liberté et à la conscience près , vivent tran-
» quilles , trop surveillés pour commettre au-
» cun excès , et nullement exposés à ces influen-
» ces de froid , de conduite déréglée , qui
» donnent occasion au choléra , dont les classes
» aisées ont été jusques ici merveilleusement
» préservées à Prague , et dont le petit nombre
» d'exceptés avaient commis des négligences ,
» entr'autres celle de ne pas soigner toujours la
» diarrhée , la plus impardonnable de toutes.
» De quel côté qu'on examine ce fléau , il offre
» des énigmes et des contradictions ; et ce
» qu'on sait jusqu'ici de plus sûr , c'est l'import-
» tance des soins et des premiers secours..... Ici
» la bienfaisance se présente sous toutes les for-
» mes : je n'ai jamais demandé des secours au
» commissaire de mon district , sans les avoir
» obtenus ; mais la misère est trop étendue
» pour qu'il n'y ait pas beaucoup de souffran-

» ces , et la difficulté de tout secourir est en-
 » core augmentée par l'inconcevable préven-
 » tion du peuple contre les hôpitaux de cho-
 » léra , malgré la bonté de leur organisation...
 » Carlsbad jusqu'à présent est exempt du
 » fléau ; il est certain qu'il a toujours été épar-
 » gné par les épidémies , les maladies pestilen-
 » tielles qui , depuis le milieu du quinzième siècle ,
 » ont ravagé la Bohême , la Saxe et la Bavière ;
 » cette année-ci décidera la question de cette
 » exemption relativement au choléra. Comme
 » un grand nombre de personnes qui ont sur-
 » vécu à cette maladie arrivera à Carlsbad et
 » Marienbad , rien ne me paraît plus digne
 » d'attention que d'observer les maux qu'elle
 » traînera à sa suite et quels organes en auront
 » été plus particulièrement affectés. »

J'ai cru devoir rapporter cet extrait de la let-
 tre d'un médecin très-habile , parce que ses
 idées sur la nature contagieuse du mal diffèrent
 de celles que j'ai énoncées , et que je désire
 fournir des données et non pas soutenir un
 système. Si Carlsbad a jusqu'ici été à l'abri des
 maladies contagieuses et épidémiques , il en
 était de même pour Baden ; ce lieu , dans le
 voisinage de Vienne , avait toujours été pré-
 servé des pestes qui étendaient à l'entour leurs
 ravages épouvantables ; les vapeurs de ses eaux
 thermales n'ont pas mis cette petite ville hors

des atteintes du choléra ; il y a eu plusieurs malades et quelques morts.

Je rapporterai ici l'analyse que j'ai faite des observations d'un médecin anglais à Pétersbourg. Cet écrit, qu'une personne de haute distinction a eu la bonté de me communiquer, a reçu l'approbation des hommes les plus éclairés, et se trouve d'accord avec le résultat de leurs travaux.

« Il faut, dit cet écrit, qu'on ait *soin d'appeler*, autant que possible, un médecin qui connaisse déjà la constitution du malade, puisque souvent les effets du choléra sont si prompts qu'on n'a pas le temps de faire la moindre observation, avant de se décider sur l'emploi des remèdes. Cette maladie a trois degrés. Le premier offre, pour symptômes, un malaise général, des frissons, des douleurs de tête, des nausées, quelquefois des vomissemens. Dans le deuxième degré, abondantes évacuations alvines entièrement aqueuses, d'une couleur grisâtre, suppression complète des urines, soif ardente, douleurs au ventre, chaleurs, angoisses, étouffement ; la langue devient flasque et bleue, elle est froide ainsi que l'haleine ; les extrémités deviennent aussi glacées et bleuâtres, elles se rident comme si on les avait longtemps laissées dans l'eau ; des crampes continues contractent les mollets, les cuisses, la

poitrine ; les yeux deviennent sanglans et ternes , ils sont entourés d'un cercle bleuâtre ; la figure se rétrécit , une tristesse profonde se manifeste avec les angoisses et les terreurs de la mort ; quand on saigne le malade , le sang est noir , épais , et ne coule qu'avec une difficulté extrême. Le troisième degré est presque sans ressource ; tous les accidens s'aggravent ; quelquefois se manifeste une amélioration trompeuse : le malade perd le sentiment de ses douleurs , le pouls disparaît entièrement , la peau est froide comme un marbre. Le rétablissement des malades est quelquefois très-prompt ; quelquefois , au contraire , la convalescence est lente et pénible ; souvent la maladie se change en typhus. L'attaque du choléra dure ordinairement de quatre à douze heures , rarement quarante huit. Toutes les observations faites jusqu'ici n'ont donné aucune notion sur la nature de ce mal ; on sait seulement qu'il attaque fortement le système nerveux , et particulièrement le ganglionnaire du bas-ventre , et qu'il fait éprouver au sang une altération chimique ; on est peu d'accord sur le fait de la contagion.

» Pour se mettre à l'abri du choléra , on doit , par des vêtemens chauds , se garantir des refroidissemens , sur-tout du bas-ventre ; éviter l'humidité et l'air du soir ; maintenir chez soi une

grande propreté , purifier l'air des habitations , en y faisant évaporer du vinaigre au moyen de linges qu'on suspend après les avoir imbibés : l'emploi des chlorures est aussi utile (1). Rien n'est plus dangereux que de se laisser aller à la peur , à la colère , au chagrin , à l'intempérance , à la débauche , à toute passion irritante. On doit vivre sobrement , et ne pas s'écarter d'un régime constant. Les alimens sains sont le riz , l'orge , le gruau , le bœuf , le veau , le mouton , les poules , les œufs , le lait chaud ; les alimens malsains sont les légumes frais ou secs , le jardinage , les fruits , les champignons , les viandes grasses , particulièrement celles de cochon , d'oie et de canard , la plupart des poissons , le lait froid ou aigre , les fromages , les sucreries et les glaces. Les boissons saines sont le thé , le café pris modérément , les vins spiritueux , l'eau non froide , mêlée de vin , d'eau-de-vie ou de rhum ; les boissons malsaines sont les liqueurs acides , les li-

(1) Le chlorure de chaux , et mieux encore le chlorure de soude , sont les plus sûrs et les plus efficaces des désinfectans : le chlore , qui s'en dégage , décompose ou détruit les exhalaisons provenant des matières animales en putréfaction et des personnes attaquées de certaines maladies. Se laver les mains , de temps en temps , dans une solution de chlore , ou même dans de l'eau chlorurée , est un acte de prudence pour les personnes qui ont à traiter certains malades.

monades, les vins aigres, l'eau fort froide. (1)

» Il n'y a pas de remède général. Au premier symptôme, il importe que le malade se couche, on ne saurait trop se hâter : quelquefois la chaleur seule du lit a dissipé l'attaque, et le refus de ce moyen a souvent été funeste. On donne au malade une tasse de café noir, et bientôt après, quatre à six gouttes d'huile de menthe poivrée, sur un morceau de sucre ; on le couvre chaudement après avoir placé sur sa poitrine et son ventre des sacs d'avoine, de son, ou de cendres très-chaudes. On provoque ainsi une transpiration salutaire. En cas de fortes douleurs de tête ou de chaleur brûlante à l'estomac, on place sur cette dernière partie un fort sinapisme, et on pratique une saignée de deux à quatre tasses, malgré la faiblesse effrayante qui tient à la lenteur de la circulation et à sa difficulté. On donne au malade pour nourriture, un bouillon léger, de l'eau de riz ou de l'eau panée ; et pour tisane, de l'infusion de menthe poivrée ou de mélisse. De trois en trois heures, on lui fait prendre un dixième de grain d'ipécacuanha ; en cas d'insuffisance, carbonate

(1) Il faut se rappeler que ces prescriptions de régime, comme celles des remèdes qu'on donne ici, se rapportent principalement à des observations faites en Russie ; et de telles prescriptions doivent varier suivant les climats, les habitudes, et sur-tout suivant les tempéramens.

de soude acidulée g. *x* : sel essentiel de tartre g. *vj* à *vij* : *elec. sachar. citri.* g. *x* ; et immédiatement après une cuillerée de jus de citron avec un peu d'eau. Les vomitifs et l'huile de castor ont été utiles dans beaucoup de cas. — Dans la seconde période , il faut s'attacher à rétablir la circulation du sang ; on place de larges sinapismes sur le ventre et le creux de l'estomac. Quatre personnes doivent frictionner les pieds et les mains du malade avec de la flanelle saupoudrée de moutarde , ou imbibée d'un mélange d'huile de térébenthine , de girofle , et d'esprit de sel ammoniac ; on doit éviter , pour les frictions , l'emploi des spiritueux , parce que leur prompt évaporation occasionne des refroidissemens. Les bains sont nuisibles par la même raison ; le malade se refroidit quand il en sort. On place des sinapismes aux mollets , aux cuisses , à la plante des pieds et le long de la colonne vertébrale. Il ne faut donner au malade ni calomel ni opium : l'opium augmente la disposition à la congestion cérébrale. On a employé quelquefois avantageusement le bismuth à la dose de trois à quatre grains , mêlé avec dix grains de sucre. Un remède plus généralement suivi de succès en Russie , a été une dissolution de deux cuillerées de sel de cuisine dans un verre d'eau bouillante , qu'on filtre et qu'on laisse tiédir avant de l'avaler ; bientôt le malade

le vomit mêlé d'un peu de bile, parce que le remède a diminué le spasme du conduit biliaire. On donne ensuite une cuillerée de la même eau salée froide; plus tard on n'en donne plus que par cuillerée à café. Plusieurs malades ont dû à ce remède une prompte guérison. En cas de douleurs poignantes au creux de l'estomac, on y place des ventouses scorifiantes. Si la maladie tourne au typhus, on emploie le bismuth, ou mieux le camphre dissous dans de l'éther, ou mêlé à la teinture de cannelle. Si le typhus se déclare, on met des sangsues à la nuque, on y place aussi des vésicatoires ainsi qu'aux jambes; on emploie l'huile de castor ainsi qu'une demi-once d'acide muriatique oxigéné mêlé à six onces de décoction de salep ou de guimauve; on place de la glace sur la tête du malade, et on lui fait prendre intérieurement aussi de la glace, qu'il doit en partie avaler, en partie laisser fondre dans la bouche. — Dans la troisième période, il n'y a presque plus de remède; il faut essayer les vomitifs, l'éther phosphoré; de préférence on emploie six gros de phosphore dissous dans l'huile d'amandes douces; chaque demi-heure, le malade en prendra dix gouttes. On se sert comme excitans, de camphre, de musc, d'esprit de corne de cerf, de vin de Champagne, de sulfate de quinine en cas de fièvre intermittente

larvée : on essaie des frictions , les sinapismes , les bains , les douches d'eau froide sur le creux de l'estomac et la colonne vertébrale. En cas d'amélioration , il faut modérer un traitement trop actif. Dans le cas où l'on pratique la saignée , elle doit être faite de bonne heure , pour s'opposer à la congestion du sang dans les organes centraux : elle n'est utile et praticable qu'avant l'altération chimique du sang. L'opium , dont l'emploi est si vanté par les médecins anglais , qui , dans l'Inde , l'ont administré à forte dose , n'a donné que de funestes résultats ; il a toujours augmenté la paralysie nerveuse , qui , jointe à l'altération chimique du sang , occasionne la mort. »

J'ai déjà parlé des succès qu'avait obtenus à Tisnowits le docteur Queen par l'emploi des remèdes homéopathiques ; pour compléter les renseignemens que j'ai l'honneur de transmettre à l'Académie , je joins ici la traduction d'un manuscrit du docteur Veith , qui jouit d'une grande réputation , à Vienne , parmi les homéopathes , et qui , assure-t-on , a guéri un grand nombre de malades pendant l'invasion. Je dois la communication de cet écrit aux bontés du savant comte de Salm. C'est un fait de plus que j'ai recueilli pour le soumettre à votre attention.

« Dans la maladie régnante , dit le docteur » Veith , il faut distinguer deux formes abso-

» lument différentes ; à la vérité , elles se res-
 » semblent et se confondent même dans un cer-
 » tain degré de leur période ; elles peuvent
 » même passer l'une dans l'autre , sans que
 » pour cela on puisse les prendre pour une
 » seule et même maladie : l'une est le choléra ,
 » l'autre la diarrhée épidémique. La seconde
 » est plus fréquente ; sa période est beaucoup
 » plus longue , sur-tout lorsque le traitement
 » n'a pas été décidé avec discernement ; enfin ,
 » elle peut se terminer par un état ressemblant
 » au choléra. Le choléra commence ordinaire-
 » ment par un accès qui tantôt produit la sen-
 » sation d'une annihilation , tantôt un saisisse-
 » ment violent. L'accès est accompagné de plus
 » ou moins de vertiges , d'étourdissemens , de
 » serremens de cœur , d'oppression , de dou-
 » leurs brûlantes dans l'estomac , de froid dans
 » les membres , de crampes accompagnées de
 » frissons , de nausées , souvent même de vo-
 » missemens et de diarrhée. Le visage devient
 » creusé , froid , livide , bleuâtre ; tous les
 » traits expriment l'angoisse. Dans les accès
 » qui suivent , sur-tout dans les premières heu-
 » res , lorsque le malade éprouve encore du
 » froid et des saisissemens , le remède le plus
 » nécessaire à lui donner promptement est une
 » dose de veratrum iv^{oo} ou iv^{ooo} (1) : on le lui fait

(1) Le chiffre romain indique le n.º de la dilution , les ° le nombre de grains.

» prendre après l'avoir fait coucher et couvrir
» modérément. Un quart-d'heure après , on
» lui fait avaler peu à peu de l'eau froide en
» quantité égale à ce que peut contenir un demi-
» verre à liqueur : bientôt une transpiration
» abondante s'établit sur tout le corps ; elle est
» le plus efficace lorsque les joues et la langue
» s'échauffent aussi ; le lendemain la convales-
» cence est parfaite ; néanmoins , il faut ob-
» server une diète rigoureuse pendant quarante-
» huit heures. On ne doit jamais employer ,
» dans les accès du choléra ou de diarrhée épi-
» démique , aucune infusion de thé. Si cepen-
» dant on ne voit le malade que six , huit ,
» dix heures après le premier accès , que
» déjà il ait transpiré , que cependant la langue
» et les joues soient restées froides , le visage
» froid et bleuâtre , que l'angoisse et la soif
» continuent , alors on peut encore employer
» le veratrum avec succès ; mais il est plus sûr
» de passer à l'emploi du camphre de la ma-
» nière suivante. On remplit un flacon d'esprit
» de camphre , composé d'une partie de cam-
» phre et de quatre parties d'esprit de vin rec-
» tifié : le malade prendra de cet esprit deux
» gouttes par trois minutes , sur une petite
» quantité de sucre pilé , délayé dans une cuil-
» lérée à café d'eau froide ; après avoir pris ce
» remède , le malade doit rincer la bouche

» avec de l'eau froide , et avaler une demi-cuil-
 » lérée à café d'eau de puits à la glace ; ce trai-
 » tement doit être continué pendant plusieurs
 » heures. A mesure que la soif , le froid au vi-
 » sage , l'angoisse diminuent , on fait prendre
 » les gouttes plus rarement , par intervalle de
 » cinq , huit , dix , quinze minutes , jusqu'à ce
 » que les symptômes aient disparu ; si , dans la
 » suite , les envies de vomir , l'angoisse et les
 » oppressions reparaisent , il faut aussitôt re-
 » commencer le traitement en question. Si le
 » malade est atteint de diarrhée aqueuse et
 » grise , de convulsions au visage et aux extré-
 » mités , il ne faut plus se servir de camphre ;
 » il faut sur le champ avoir recours au *cu-*
 » *prum* x^o ou x^{oo} et pour les malades plus ro-
 » bustes x^{ooo} ; ses effets salutaires se manifestent
 » bientôt. Quelquefois , après la guérison , le
 » malade conserve le bourdonnement intérieur
 » et une diarrhée aqueuse grise ; il doit pren-
 » dre alors tous les jours deux lavemens d'eau
 » à la glace , et à l'intérieur une dose de phos-
 » phore comme il est prescrit pour le traite-
 » ment de la diarrhée épidémique.

» La diarrhée épidémique s'annonce par des
 » roulemens intérieurs dans l'estomac , à com-
 » mencer au-dessous des côtes ; elle se déclare
 » avec violence , d'abord brunâtre et mêlée
 » d'excrémens , plus tard aqueuse et rougeâtre.

» Si cet état dure quelques jours , les forces s'é-
» vanouissent , les vomissemens commencent ,
» souvent une fièvre nerveuse se déclare , etc...
» Quelquefois la maladie ressemble au choléra ,
» mais accompagnée de beaucoup plus de fai-
» blesse. Dans cet état , toutes les infusions
» théiformes chaudes , les lavemens chauds ,
» sont nuisibles ; les remèdes ordinaires , tels
» que la teinture de rhubarbe , sont inutiles :
» l'unique remède , c'est l'emploi fréquent d'eau
» de puits à la glace , par une , deux , trois
» cuillerées à café , aussi souvent que la soif
» violente le rend nécessaire. Toutes les quatre
» ou cinq heures , on doit prendre , en lave-
» ment , la quantité d'une tasse d'eau à la glace ,
» à laquelle on pourra mêler un jaune d'œuf.
» On fera prendre une seule dose de phos-
» phore x^o ; pour les plus robustes x^{oo} . Ce pro-
» cédé , sans l'emploi d'autres remèdes , est
» infaillible et met d'ordinaire le malade hors
» de danger au bout de vingt-quatre heures.
» On donne , à plusieurs reprises , du consommé
» chaud à l'orge ou au riz ; mais il est utile
» qu'auparavant il prenne un lavement froid ,
» pour empêcher la lienterie-dyssenterie , et
» qu'il boive , immédiatement après la soupe , un
» petit verre d'eau rafraîchie. Pendant la con-
» valescence , il faut observer une diète rigou-
» reuse. Quant aux remèdes extérieurs , on n'en

» peut faire aucun usage , ni dans le choléra ,
 » ni dans la diarrhée. Les flacons chauffés et
 » autres objets chauds ne servent de rien , car
 » on peut échauffer un cadavre sans lui rendre
 » la vie. Qu'on se garde de vésicatoires et de
 » tout ce qui peut accroître les angoisses du
 » malade , comme de couvertures pesantes et
 » de chauffages trop violens. Dans le cas de
 » l'emploi intérieur du camphre , on peut
 » néanmoins frictionner les bras et l'estomac
 » du malade avec ce même remède , en pro-
 » menant la main sur la peau , doucement de
 » haut en bas , et sans le découvrir. Mais ces
 » frictions ne sont pas absolument nécessaires.
 » s'il y avait retention d'urine ou des crampes
 » douloureuses en urinant , il faut appliquer au-
 » tour de la vessie des compresses mouillées dans
 » l'esprit de camphre , dont l'usage fait dispa-
 » raître peu à peu cette douleur avec les autres
 » symptômes.

» On peut être assuré d'une parfaite conva-
 » lescence dès l'instant que l'urine dépose une
 » matière blanchâtre. On peut considérer
 » comme préservatif , le *veratrum* $\dot{z}000$, pris
 » tous les sept ou huit jours. Ces jours-là , il
 » faut s'abstenir de café , de thé d'Hollande.
 » Le camphre ne peut être employé comme
 » préservatif. Il peut être utile de porter un
 » emplâtre de poix sur l'estomac , et de rincer

» souvent sa bouche avec de l'eau à la glace.
» Le *veratrum* *iv^{ooo}* demeure toujours le remède
» principal qu'on doit toujours prendre en pre-
» mier lieu ; il peut sauver dans la première
» période du mal , et souvent dans la seconde. »

Cet écrit du docteur Veith s'éloigne entièrement des idées et des prescriptions des médecins allopathes. Quelque jugement qu'on puisse porter sur l'homéopathie , j'ai pensé qu'il y avait de l'avantage à indiquer comment ceux qui suivent cette méthode ont défini et traité le choléra : la science ne se préoccupe pas de systèmes ; elle recueille les faits , et les soumet à son impartial examen.

En adressant ces renseignements à l'Académie , je n'ai pas eu la vaniteuse prétention d'une science à laquelle je suis complètement étranger ; mon écrit en fournira sans doute de nombreuses preuves : mais , loin de mes concitoyens , j'ai désiré pouvoir leur être utile ; si je n'y ai pas réussi , mon intention sera mon excuse.

Vienne , le 6 mars 1832.



« souvent sa bonté avec le feu à la glace
 « Le verain à... donnez toujours le remède
 « principal qu'on doit toujours prendre en pre-
 « mier lieu ; il peut sauver dans la première
 « période du mal, et souvent dans la seconde »
 « Cet écrit du docteur Vailh s'éloigne entie-
 « ment des idées et des prescriptions des méde-
 « cins allopathes. Quelque jugement qu'on puisse
 « porter sur l'homéopathie, j'ai pensé qu'il y
 « avait de l'avantage à indiquer certains cas
 « qui suivent cette méthode et de lui et traite la
 « chose ; la science ne se préoccupe pas de sys-
 « tèmes ; elle recueille les faits, et les soumet à
 « son impartial examen »

En adressant ces renseignements à l'Acade-
 mie, je n'ai pas eu la vaniteuse prétention d'une
 science à laquelle je suis complètement étran-
 ger ; mon écrit en fournit sans doute de nom-
 breuses preuves ; mais, loin de mes conci-
 toyens, j'ai désiré pouvoir leur être utile ; si je
 n'y ai pas réussi, mon intention sera non
 excusée.

Vienne, le 6 mars 1833.



